



SANS ISSUE 5
LE QUAI

SVETLANA KIRILINA

© SVETLANA KIRILINA, 2017

Bienvenue, lecteur !

Tu tiens entre les mains un épisode issu du site www.champidents.fr/series (si, si). C'est à cet endroit que je publie des feuilletons littéraires deux fois par mois. Si tu as récupéré ce fichier ailleurs, c'est que tu es sûrement tombé dans une faille de la réalité. Pour la réparer, je suis sûre que tu trouveras comment faire !

Bonne lecture !

Svetlana Kirilina

COLÈRE

ANNÉE 1-85, AUTOMNE

Le goudron de la plateforme venait à peine d'être coulé. On n'avait laissé qu'un minuscule passage pour rejoindre la sortie, mais la plupart des gens sautaient sur les rails et traversaient sans se soucier de la sécurité. De toute façon, le prochain train ne viendrait pas avant un moment, il n'y avait aucun risque.

Alex les suivit. C'était plus rapide et il était déjà très en retard.

Il dépassa le bâtiment de la gare. On avait profité de l'été qui venait de partir pour lui redonner un coup de jeune. Le soleil couchant l'éblouissait.

Alex traversa, s'engagea dans une rue. Le fond de l'air commençait à devenir frais, l'automne était bien là. D'ailleurs, les arbres qui bordaient la voie commençaient à tirer sur le jaune. Il inspira et accéléra la cadence.

Une dizaine de minutes plus tard, il poussait la porte de son immeuble, montait les marches usées et sonnait à la porte de son appartement. Il entendit des pas et le battant s'ouvrit.

— T'en as mis, du temps.

— L'âge n'arrange pas le caractère ?

Lylia lui grimaça un sourire. Aujourd'hui, sa fille fêtait ses quinze ans.

Il passa dans le séjour et sortit une pochette de son sac. Il vit ses yeux briller.

— C'est le bon ?

Il lui avait fallu monter à la capitale pour trouver ce vinyle. Ici, il n'y avait pas ça.

— C'est le bon, dit-elle avec un grand sourire avant de se pendre à son cou.

— Voyons voir ce que ça donne alors.

Son sourire s'élargit. Elle s'approcha du tourne-disque, enleva le vinyle qui y était déjà, lança la machine. Puis, elle s'éloigna et ils écoutèrent tous les deux les premières notes s'élever, les premières paroles.

— Bon, dit-elle en lui glissant un rapide regard. Tu te souviens de ta promesse ?

Il s'en souvenait, mais il avait espéré de tout son cœur qu'elle, elle l'avait oubliée.

— T'as dit que tu me raconterais !

— Lylia...

— T'as promis !

— Ça changera quoi ?

— J'ai le droit de savoir.

Il s'assit sur le canapé, perdit son regard derrière la fenêtre. La soirée tombait sur la ville, les ténèbres envahissaient le moindre recoin. Il se leva pour allumer une lampe, hésita. Puis, il s'approcha du tourne-disque, augmenta un peu le volume. C'était ridicule, il le savait. Mais il ne voulait pas que d'autres oreilles que les leurs entendent la discussion.

Sa fille le suivait des yeux et ne bougeait pas du fauteuil dans lequel elle s'était calée. Il savait qu'elle ne laisserait pas passer. Elle avait sûrement raison. Elle avait le droit de savoir la vérité.

Enfin, il se rassit en face d'elle, la regarda droit dans les yeux.

— Ça ne changera rien, dit-il.

— Ça changera tout, répondit-elle.

— Ça ne la ramènera pas.

Elle serra les lèvres, attendit. Il poussa un soupir, se passa une main dans le cou. C'était il y a une éternité et il avait espéré de ne jamais en parler à quiconque.

— T'avais cinq ans, dit-il. J'étais parti t'emmener à l'école. C'était une journée ordinaire, vraiment. Elle a cessé de l'être quand je suis revenu à la maison.

Lylia avait toute son attention. Il lui avait promis cette vérité il y a longtemps.

— J'ai trouvé une voiture garée devant l'entrée. Noire.

Il se souvenait de la montée des marches. À chaque palier, il avait espéré trouver une porte ouverte. Une porte qui ne serait pas la sienne. Il avait espéré pouvoir passer sans être aperçu. Il avait espéré pouvoir se mettre à l'abri chez lui.

— Puis, je les ai trouvés chez nous. Il y avait trois hommes. Ils étaient venus l'arrêter.

— Pourquoi ?

Il ne trouva pas la surprise qui aurait dû passer sur

le visage de sa fille. Comme si tout ça, ça ne faisait que confirmer ce qu'elle avait déjà deviné. Évidemment. Il avait encore du mal à se faire à l'idée qu'elle était presque adulte.

— Il y avait eu une dénonciation.

Il n'avait pas compris alors ce qui était devant ses yeux. Il n'avait pas compris pourquoi il y avait sa femme assise à la table du séjour, pourquoi il y avait cet homme qui lui faisait face. Il n'avait pas compris pourquoi les deux autres l'avaient retenu. Il n'avait pas compris. Son regard ne s'était même pas attardé sur la confession qu'elle venait d'écrire.

— Quelqu'un avait pensé qu'elle faisait quelque chose qu'il ne fallait pas. Quelqu'un les en avait informés.

— Qui ?

Il haussa les épaules. Il n'en avait aucune idée, il ne l'avait jamais su. Ce n'était pas des choses qui se discutaient autour d'un café.

— T'as pas cherché à savoir ?

Il releva le regard vers Lylia. Elle le fixait avec sérieux. Avec reproche.

— Non.

Avec beaucoup de reproche.

— Je ne pouvais pas, Lylia. Si je commençais à me montrer trop curieux, je savais qu'ils allaient m'emmener à mon tour. Et toi, tu te serais retrouvée toute seule. Ils t'auraient placée en orphelinat. Je ne

pouvais pas risquer ça.

— Donc tu l'as pas cherchée. Et tu sais toujours pas si...

— Si elle avait trahi ?

— Elle avait trahi ?

— J'aimerais te répondre « non », mais je n'en sais rien du tout. Jamais, elle n'avait eu une parole déplacée contre eux, rien.

— Chouette, grogna Lylia. Elle a donc été arrêtée pour rien ?

— Comme beaucoup d'autres.

— Ah bah oui, tout va bien alors.

— Bien sûr que ça ne va pas. Mais on ne pouvait rien faire. C'était une période très compliquée.

— Forcément. Quand on tremble tout seul dans son coin, c'est compliqué.

Elle détourna le regard vers le tourne-disque. Les chansons s'enchaînaient. Voilà seulement dix ans, ce genre de musique aurait été un bon prétexte d'arrestation.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait d'elle ? Tu l'as revue ?

Il secoua la tête. Quelques jours après, un des trois hommes était revenu le voir. Lylia était à l'école. Il était venu et ils avaient parlé. Alex avait surtout beaucoup écouté et beaucoup acquiescé. L'homme lui avait dépeint la situation très simplement. Il avait tué en lui toute envie de se rebeller. Sa femme était une traîtresse, il fallait qu'il efface son nom de ses pensées.

— Papa ?

— Je ne l'ai pas revue.

— Jamais ?

— Jamais.

— Mais alors, elle... ?

— Je ne l'ai pas revue, mais j'ai appris...

Il s'éclaircit la voix. C'était tellement difficile.

— J'ai appris sa mort.

C'était toujours cet homme qui était venu la lui annoncer. Alex se souvenait du coup que ça lui avait fichu, il se souvenait de la colère qui avait grondé en lui.

— Elle était dans un camp.

Elle y avait passé six mois. Six mois où elle avait dû penser qu'elle avait été abandonnée par lui, par son unique famille. Six mois où elle n'avait vu aucun espoir.

— Ils... ils ont dit qu'elle était tombée malade.

Cet hiver-là avait été très rude. Et les prisonniers des camps, ce n'était sans doute pas la priorité.

Il baissa les yeux sur ses mains. Lylia ne disait plus rien et il n'osait pas relever le regard vers elle. À l'époque, il s'était juré de ne jamais lui en parler. Jamais. Mais les temps avaient changé, la peur était un peu partie. Et il s'était dit qu'elle avait le droit de savoir ce qui était arrivé à sa mère.

— Pourquoi tu m'as menti ?

Il s'éclaircit la gorge. Elle avait demandé ça d'une toute petite voix. Quand il releva les yeux vers elle, il vit ses joues mouillées de larmes. Elle les essuya, renifla.

— T'avais cinq ans, Lylia. Qu'est-ce que j'étais censé te dire ?

— La vérité ? Que maman n'était plus là ?

Des larmes roulèrent de ses yeux. Il se sentait mal, tellement mal. Il n'y avait pas de bonne réponse à tout ça, pas de bonne solution.

Quand elle avait été arrêtée, il avait dit à sa fille que sa mère était partie en voyage.

— Je l'ai attendue, murmura-t-elle.

Elle se leva, attrapa un mouchoir, se rassit.

— Je l'ai attendue chaque jour. Je me posais à la fenêtre et j'imaginais le moment où elle passerait dans la rue. Le moment où elle pousserait la porte de chez nous.

Elle se moucha, renifla.

— Chaque jour pendant cinq ans.

— Je le sais.

— À ce moment-là, elle était morte depuis quatre ans et demi.

Il ne dit rien, se contenta de la regarder.

— Tu m'as jamais dit qu'elle était morte. Je l'ai compris moi-même, à force.

Il détourna les yeux.

— Je voulais t'en parler, Lylia. Et puis... et puis, je me suis aussi perdu dans ce mensonge. C'était tellement moins horrible de se dire qu'elle était partie, qu'elle était loin, qu'elle était en vie. Bien sûr, ce n'était pas la vérité. Mais il y avait des instants où j'arrivais à me convaincre que ça l'était. Et au bout d'un moment...

Il poussa un soupir.

— ... au bout d'un moment, t'as arrêté de poser les questions. Je savais que tu l'attendais, mais tu ne demandais plus où elle était. Alors, j'ai été lâche. Je me suis dit que tu finirais par comprendre par toi-même.

Il se prit le visage dans les mains. Il ne voulait pas affronter le regard de sa fille.

— Je me suis dit qu'on n'aurait pas à avoir cette conversation.

— C'est raté.

Il sentait sa colère. Il sentait sa frustration. Pendant toutes ces années, il l'avait vue, devant la fenêtre. Il l'avait écouté lui raconter ses rêves où sa mère revenait à la maison. Ils étaient jolis, ces rêves. Il ne voulait pas les faire disparaître.

— Je suis tellement désolé, Lylia.

Elle ne dit rien et il osa enfin un regard vers elle. Il y avait de la colère au fond de ses yeux, tellement de colère. Mais il vit aussi de la tristesse. Elle le regardait avec pitié, elle le regardait avec déception.

Enfin, elle se leva de son fauteuil et il sentit ses bras autour de son cou, il l'entendit renifler, serrer fort.

— Un jour, ça changera, dit-elle en le lâchant et en s'asseyant à côté de lui.

— Ça a déjà changé.

Et effectivement. Il n'y avait plus cette peur, il n'y avait plus cette méfiance.

Alex glissa un regard vers le tourne-disque dont il

avait augmenté le volume pour camoufler leur conversation.

Bon, il y avait peut-être encore quelques résidus.

— Non, dit-elle.

Elle fit une pause, se tourna à son tour vers le vinyle.

— Non, un vrai changement. Quand tout ça, on s'en débarrassera. Quand on sera vraiment libres.

Alex regarda sa fille avec étonnement. Il ne l'avait jamais entendue tenir de tels propos. Mais ils n'avaient jamais vraiment parlé de ce genre de choses.

— Lylia, tu ne sais pas ce que tu dis.

Elle sourit entre les larmes.

— C'est pas grave, tu sais. Le changement, ça peut faire peur, mais c'est pour le mieux.

Il y avait une telle confiance dans son ton qu'il sentit son cœur se pincer. Lui, à son âge, il n'avait jamais eu ce genre d'idées. Mais les temps étaient différents, tout était différent. Il sentit son cœur se pincer et la peur l'envahir.

Il savait qu'on n'arrêtait plus les gens sur dénonciation. Il savait qu'on n'avait plus à craindre qu'*ils* débarquent. Mais on lui avait trop bien appris à baisser la tête. On lui avait trop bien appris à ne pas protester, à accepter.

Lylia essuya ses larmes, posa son regard rougi sur lui.

— Merci de m'avoir dit la vérité, dit-elle.

— J’aurais dû le faire bien avant.

Elle haussa les épaules. Il y avait peut-être encore de la colère dans son regard, mais elle n’était pas dirigée contre lui.

Le silence retomba entre eux, entrecoupé uniquement par la musique.

Le changement, chantait le vinyle. *Nous attendons le changement.*

ESPOIR

ANNÉE 1-90, HIVER

L'hiver était rude cette année. Une rafale de neige percuta Lylia. Elle enfonça le nez dans l'écharpe et fit quelques pas de plus. Le quai était glissant, le goudron s'était fissuré par endroits. Elle avait tellement froid.

Le train ne tarda pas à arriver. Et ce n'est que dans le wagon surchauffé qu'elle commença à décongeler. Elle en avait pour une heure jusqu'à la capitale. Mais elle n'allait rater ça pour rien au monde.

Elle regarda autour d'elle. Les gens chuchotaient et elle ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer qu'ils parlaient de ce qui était en train de se passer. Peut-être même qu'ils allaient au même endroit qu'elle. Elle replongea le nez dans son écharpe et profita de la chaleur.

Quand le train arriva enfin à destination, elle était l'une des premières devant la porte. Elle sortit sur un autre quai, en bien meilleur état que celui de sa petite ville. Elle sortit et elle se dirigea vers le lieu de rendez-vous. Le froid était de retour, mais elle ne grelottait plus.

— Lylia !

Elle s'arrêta et vit Max et Ann se précipiter vers elle. Ils avaient les joues rouges et le regard vif. Ils souriaient jusqu'aux oreilles.

— On pensait que tu t'étais perdue, dit Ann avec

un grand sourire.

— Continue de rêver, répondit Lylia en éclatant de rire.

D'un même mouvement, ils plongèrent dans une bouche de métro.

Lylia ne venait pas souvent à la capitale. Pour les études, elle était restée chez elle et cette ville immense lui avait toujours fait peur. Mais aujourd'hui, il y avait quelque chose de changé. Aujourd'hui, les gens ne semblaient pas aussi renfrognés que d'habitude. Aujourd'hui, tout était différent.

Ils ne dirent pas un mot de plus en montant dans la rame. Lylia observait tous les gens. L'homme assis, plongé dans des mots croisés. La fille calée contre une porte, le regard perdu dans le vague. Ceux-là, ils ne semblaient pas se rendre compte de ce qui était en train de se passer. Ils ne semblaient pas se rendre compte que tout était en train de changer. Elle aurait voulu les secouer, leur expliquer. Mais elle ne bougea pas, elle reporta son regard sur d'autres passagers. Certains étaient tout aussi indifférents. D'autres étaient plus animés.

Il y avait un groupe, beaucoup de personnes. Ils parlaient fort pour se faire entendre dans le bruit de la rame. Ils riaient, ils se bouscuaient. Lylia échangea un regard avec Max et Ann. Ils les avaient vus, leur regard s'était aussi allumé.

— Il paraît qu'ils ont bloqué le centre, dit-elle comme la rame s'arrêtait à une station.

— Il paraît, répondit Max. Il y a même des barricades.

— Ils ont peur qu'on arrive jusqu'à eux, grimaça Ann.

Lylia ne répondit pas. La peur semblait complètement justifiée.

Et enfin, leur station arriva. Le groupe descendit, eux aussi. Ni Lylia ni Max ni Ann ne connaissaient la capitale, ils le suivirent.

Et dehors... dehors, le spectacle était impressionnant. Il y avait tellement de monde qu'on arrivait à peine à passer. Lylia sentit la main d'Ann dans la sienne et elle s'accrocha à son tour à Max. Ils ne voulaient pas se faire séparer par le mouvement de la foule.

Ça se bousculait de tous les côtés, ça criait, ça chantait.

La neige tombait toujours, le vent se déchaînait. Mais Lylia n'avait plus du tout froid. Au contraire, elle avait les joues en feu, elle se sentait bien.

La foule se déplaçait. Elle avançait dans la rue. Devant, il y avait des haut-parleurs qui criaient quelque chose. Derrière aussi. Et tout autour, les gens reprenaient les mots criés. Ça s'échauffait, ça prenait de l'ampleur.

Eux trois, ils suivirent le mouvement. Eux aussi, ils reprirent les paroles. Eux aussi, ils se sentirent transportés.

Et tout d'un coup, les paroles se transformèrent en

cris et Lylia vit une brume se répandre sur la manifestation. La riposte avait commencé. Les miliciens avaient balancé le gaz lacrymo et la foule tentait de s'en protéger. Mais elle ne tentait pas de les attaquer. C'était le mot d'ordre.

Lylia remonta son écharpe sur son nez, mais elle sentit ses yeux lui brûler.

Le vent finit par dissiper la fumée. Elle ne savait pas ce qui était arrivé aux miliciens. En tout cas, ils ne leur jetaient plus rien dessus.

Ça devenait de plus en plus compliqué de comprendre où ils étaient et où ils allaient. Mais Lylia avait décidé de se laisser porter par la foule. Elle ne savait peut-être pas tout ce qu'il y avait à savoir, mais elle voulait y participer. Elle voulait pouvoir dire un jour qu'elle y avait été.

À un moment donné, tout mouvement stoppa. Ils apprirent par les gens autour d'eux que droit devant, il y avait des tanks qui bloquaient le passage. Lylia sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale. Les tanks dans la capitale, c'était impensable.

Et puis, une clameur s'éleva, la foule se remit en marche.

— On a réussi !

C'était quelqu'un à sa gauche qui avait lancé cette phrase. Elle fut reprise encore et encore, jusqu'à devenir vide de sens.

Sauf que son sens, elle commençait tout

doucement à le prendre dans l'esprit de Lylia. On avait réussi à les faire tomber ? On avait réussi à se libérer d'eux ? On avait réussi ? Pour de vrai ?

La manifestation se poursuivit. Lylia avait perdu toute notion de temps. Quand elle était arrivée, c'était le matin. Mais avec cette neige, elle ne savait même pas où on en était. Peut-être que c'était déjà l'après-midi. En tout cas, ce n'était pas encore la nuit.

Et puis, qu'est-ce qu'on s'en fichait de l'heure qu'il était !

Elle attrapait parfois sur elle les regards de ses amis et elle souriait. À chaque pas, elle sentait son cœur bondir, elle sentait l'espoir. Elle sentait tellement de choses.

Jamais encore elle n'avait ressenti les choses avec une telle intensité. Depuis des années, elle vivait avec de la rancœur. Contre ceux qui lui avaient pris sa mère, contre ceux qui les privaient tous de liberté. Elle vivait avec de la rancœur, mais elle ne pouvait pas faire grand-chose, pas à son niveau. Elle ne pouvait pas juste sortir dans la rue.

Mais là, ils étaient tous ensemble. Elle, ses amis et ces milliers d'inconnus. Ils étaient tous là et ils voulaient tous la même chose. La liberté. Ils voulaient la liberté qu'on leur avait refusée pendant bien trop longtemps. Ils voulaient la liberté et ils allaient l'obtenir.

Parce que là, tout d'un coup, tout devenait possible. L'avenir semblait tellement facile. Ils allaient

tous vivre comme ils le devaient. Ils allaient pouvoir sortir du pays, voir le monde.

Et tout ça, c'était beau et ça réchauffait tellement de l'intérieur.

La lumière déclinait quand les manifestations se calmèrent un peu. On n'avancait plus vraiment. On s'arrêtait, on discutait avec de parfaits inconnus. Lylia passa d'un groupe à un autre. Les gens parlaient fort, souriaient, riaient. Les gens disaient tout ce qui leur passait par la tête, ils parlaient sans retenue.

Max et Ann aussi riaient. Ils étaient jeunes et remplis de rêves pour l'avenir.

On ne s'occupait déjà plus de ce qui avait bien pu arriver aux anciens dirigeants. On les avait sûrement arrêtés, on allait sûrement les juger. Et cette fois, il n'y aurait pas de milice pour faire pression. Il n'y aurait plus de peur ou de doute. Cette fois, la justice allait redevenir aveugle et elle allait les condamner pour tout ce qu'ils avaient fait.

Mais tout ça, ça allait venir après. Aujourd'hui, la seule chose qui importait, c'était ce sentiment grisant d'horizons infinis.

La soirée s'installa. Il aurait fallu rentrer, mais Lylia n'avait pas envie de retomber dans le silence. Avec l'obscurité grandissante, des lumières s'allumèrent. Les lampadaires grésillaient en jaune et laissaient planer une aura de mystère sur toute cette assemblée.

Malgré le froid, les gens s'étaient assis par terre.

Ils se serraient les uns contre les autres et le froid paraissait moins mordant. Il y avait aussi un feu pas loin et des gobelets de thé brûlant qui circulaient. Lylia sentait Max, juste à côté d'elle. Ann était un peu plus loin. Elle avait retrouvé d'autres amis et discutait avec animation.

Quelqu'un avait sorti une guitare et des chansons parcouraient la foule. Il n'y avait plus de tension, il n'y avait plus de peur. On était là, les uns contre les autres, avec une tasse de thé à la main. On était là et on se sentait bien, tout simplement.

Lylia ferma les yeux, posa la tête sur l'épaule de Max. Elle sentit son bras autour de ses épaules et sourit. La guitare ne se calmait pas, passait de mains en mains. Peut-être qu'on allait rester là jusqu'au matin.

Minuit sonna à la grande horloge de la place centrale. Minuit sonna et ses douze coups furent accueillis par une nouvelle clameur. Ils marquaient beaucoup de choses, ces coups. La fin d'une époque, le début d'une nouvelle. Ils marquaient tellement de choses.

Lylia releva le regard vers Max, le fixa. Et puis, ils éclatèrent tous les deux de rire.

Et c'est ainsi que passa la nuit. Personne ne ferma l'œil, personne ne voulait en manquer un seul instant. Lylia ne se sentait même pas fatiguée. L'adrénaline devait la garder éveillée.

Et enfin, l'aube dissipa petit à petit les ténèbres. Le ciel s'était dégagé, il ne neigeait plus. Le ciel s'était dégagé et un soleil éblouissant apparut soudain de

derrière des immeubles. Il illumina les rues, les gens. Il illumina le renouveau. Il illumina tous les espoirs.

Alors, les gens se relevèrent.

Lyliya se sentait engourdie. Pas uniquement par la nuit passée sur le sol. Non, elle se sentait engourdie par tout ce que ce jour nouveau signifiait.

Hier encore, elle n'avait pas osé rêver de tout ça. Elle n'avait pas osé imaginer que ces manifestations allaient donner quelque chose. Elle n'avait pas osé se l'avouer, ça non. Mais elle s'était quand même égarée quelques secondes du côté des « et si ». Et maintenant, ils étaient tous en plein dedans. Maintenant, tout était nouveau.

Le pays allait changer. Ça, elle en était persuadée. Le pays, les gens, la vie. Tout, absolument tout, allait changer. Et ce changement, c'était eux qui l'avaient fait. Tout ça, c'était grâce à quelques personnes qui avaient décidé qu'elles en avaient marre, qu'elles voulaient autre chose. Tout ça, c'était grâce à elle, c'était grâce à n'importe qui. Et tout ça, c'était beau.

C'était tous ces sentiments qui la traversaient comme ils se dirigeaient vers le métro, puis vers la gare. Ils ne disaient rien, tous les trois. Ils ne disaient rien parce que les paroles auraient eu du mal à traduire ce qui se passait dans leur cœur. Ils ne disaient rien parce qu'ils ne voulaient pas gâcher cet instant. Ils ne disaient rien parce qu'il n'y avait tout simplement rien à dire. Ils ne disaient rien, mais ils n'en pensaient pas moins.

Le train arriva au quai, avec une ponctualité qui semblait déplacée. Il arriva comme il l'aurait fait n'importe quel autre jour, comme un jour normal. Il arriva et ils montèrent dedans.

Mais il n'y avait rien de normal. Il n'y avait pas de passager plongé dans des mots croisés ou dans un livre. Il n'y avait pas d'ennui sur le visage. Il y avait ces gens, secoués par ce qui s'était passé. Il y avait ces gens qui n'avaient pas encore peur de l'avenir. Il y avait ces gens qui souriaient, qui souriaient en regardant le quai disparaître derrière la fenêtre.

DÉCEPTION

ANNÉE 1-95, PRINTEMPS

La gare était fermée. Oh, pas pour longtemps, juste le temps de remettre la plateforme en l'état. Un morceau s'était fissuré et effondré. Les trains passaient sans s'arrêter et si on voulait en attraper un, il fallait prendre le bus jusqu'à l'arrêt le plus proche.

Max faisait ça tous les jours. Il allait jusqu'à l'arrêt de bus, roulait jusqu'à la gare, attendait le train. Il partait tôt le matin, revenait tard le soir. Il ne se souvenait même pas de la dernière fois qu'il avait pris des vacances. C'était trop loin, beaucoup trop loin.

Le printemps commençait tout doucement à arriver, mais le décor était encore beaucoup trop morne et grisâtre. Et maintenant, la nuit tombait et son bus approchait enfin de son terminus.

Il descendit les quelques marches et prit rapidement le chemin de chez lui.

Il avait froid. Ce n'était même pas à cause des températures, une brise tiède soufflait. Mais il se sentait grelotter. Peut-être qu'il commençait à tomber malade. Il rêvait de rentrer chez lui, de s'effondrer et de ne pas devoir repartir bosser à la capitale le lendemain à cinq heures du matin. Il en rêvait, mais il savait que ça n'allait pas se produire de sitôt. Parce que pour gagner sa vie et

tenter de survivre un peu, il n'y avait pas quinze solutions. En banlieue, on payait des clopinettes. Alors, des milliers de travailleurs faisaient tous les jours des heures de train vers la mégapole. Et ils revenaient le soir, vidés de leur énergie.

Max poussa la porte d'un petit magasin, parcourut les étals des yeux.

Depuis la révolution, les étagères s'étaient remplies. C'était devenu plus simple, à partir du moment où on avait de quoi payer. Et les prix bougeaient à peu près tous les jours.

Il attrapa quelques boîtes, quelques conserves, paya. Il regarda aussi le coin avec des fleurs où trois pauvres bouquets jouaient à qui paraîtrait le plus misérable. Il choisit celui qui semblait le moins dégarni.

La nuit était définitivement installée quand il sortit du magasin et il se dirigea d'un pas rapide chez lui. Les lampadaires commençaient à grésiller, mais sur son chemin, il y en avait une bonne moitié qui avait les ampoules grillées.

Devant l'entrée, il aperçut trois ombres et il serra les dents. En approchant, il vit que c'était juste trois gosses, rien de bien terrible. Enfin, il entra, referma, rangea rapidement les quelques courses.

Puis, il entra à la salle de bain, se passa de l'eau sur le visage. Il était tellement crevé, les cernes pouvaient en témoigner. Et enfin, il inspira profondément, repassa chercher le bouquet et sortit de chez lui. Les gosses

avaient disparu dans la nuit.

Il traversa deux cours plongées dans le noir et sonna en arrivant devant une porte. Il entendait des voix derrière.

Le battant s'ouvrit et la lumière inonda le palier crade. Il sourit à Ann, tendit le bouquet.

— Bon anniversaire !

Elle lui retourna son sourire, s'écarta et se saisit du bouquet au passage.

— Entre !

L'appartement était déjà surpeuplé, il arrivait tard. Il serra des mains, hocha la tête, sourit beaucoup, rit. La fatigue commençait tout doucement à se retirer. Cet interlude permettait d'oublier un peu, de s'échapper.

— On avait parié que tu viendrais pas, dit Lylia en se poussant sur le canapé pour lui laisser une place.

Il se laissa tomber à côté d'elle.

— Il y avait pas de raison.

— Ann pensait que t'allais oublier.

— J'oublie pas les anniversaires.

— On reparle de l'an dernier ?

Il rit de bon cœur. L'année d'avant, il y avait eu une grosse urgence au travail et il avait dû y passer la nuit.

— C'était pas de ma faute.

— N'empêche, c'est bien que tu sois venu, dit Ann en tirant une chaise et en s'asseyant en face d'eux. Ça commençait à devenir un peu déprimant, tout ça.

— Non, mais dis-le si on te gonfle, dit Lylia avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Ann éclata de rire.

— Alors, la vieillesse ? demanda Max.

Elle lui envoya un coup de coude sous les éclats de rire de Lylia.

La soirée avançait, Max poussa la porte du balcon. Il avait besoin d'air, il commençait à faire vraiment trop chaud dans l'appart. Il s'accouda au rebord, inspira, jeta un coup d'œil à sa montre. Il se levait dans quatre heures.

Il entendit alors la porte se rouvrir derrière lui et vit Lylia venir le rejoindre.

— Ça va pas ? demanda-t-elle.

Le sourire s'était effacé de son visage, elle semblait épuisée tout d'un coup.

— Non, tout va bien, dit-il.

Ils se voyaient encore de temps en temps, pas aussi souvent que du temps de la fac. Ils avaient grandi, s'étaient déniché des boulots et s'étaient éloignés.

— Je vais pas tarder, dit-il.

— Ouais, mon non plus.

— Je te raccompagne ?

— Si tu veux.

Les au revoir s'étirèrent un peu, mais ils finirent par se retrouver à l'air libre. Max avait décidé de ne pas se coucher. Ça ne servait à rien, il serait encore plus crevé en se levant.

En plus, Lylia habitait loin et il n'aimait pas bien l'idée de la voir partir seule dans la nuit. Non pas qu'il aurait fait grand-chose, mais peut-être qu'à deux, on allait moins les aborder.

— Ça va quand même pas, dit Lylia après quelques minutes de silence.

Ils longeaient un grand axe. Ici, les lampadaires fonctionnaient, à quelques rares exceptions près.

— Juste un peu crevé, dit-il.

— Le boulot ?

— C'est plus un tout.

Il l'entendit s'esclaffer.

— Ouais, je connais.

Le silence retomba, brisé seulement par le bruit de leur pas.

— Comment on en est arrivés là ? dit-elle.

Il tourna le regard vers elle, attendit qu'elle poursuive.

— Tout est tellement gris et moche. En temps normal...

Ils rebroussèrent chemin pour éviter une flaque qui s'étendait sur quelques mètres de trottoir.

— En temps normal, j'ai pas le temps d'y faire gaffe.

— Et parfois, tu vois que ça.

Elle grimaça. C'était pour ça qu'il évitait de s'attarder dessus.

— Pourtant, ça promettait d'être bien. Avec la

révolution et tout.

Cette révolution à laquelle ils avaient participé, ça semblait irréel. L'euphorie était si vite retombée. La réalité les avait si vite rattrapés.

Ils tournèrent de l'axe principal vers une rue plus sombre.

Max ne trouva rien à rajouter. Tout était tellement silencieux. Il jeta un coup d'œil à sa montre. On approchait tout doucement de deux heures du matin.

— Peut-être que c'était trop beau, dit Lylia.

— Ou peut-être qu'on n'était pas prêts. Peut-être que ce changement est arrivé trop tôt.

Ils tournèrent vers un immeuble. Ici, il n'y avait pas de lampadaire allumé, tout était plongé dans l'obscurité. Max suivait Lylia, elle connaissait mieux les obstacles que lui.

Au bout de quelques secondes, ses yeux s'habituaient à l'obscurité. Il distingua la balançoire plantée au milieu de la cour, les barres rouillées du terrain de foot. Il s'en souvenait, de cette cour. Ils avaient passé leur enfance ici avec Lylia. Mais à l'époque, tout semblait plus beau, plus ensoleillé. Tout paraissait possible.

Il se souvenait très bien des longues discussions qu'ils avaient eues il n'y a pas si longtemps, avant la révolution. Ils avaient rêvé ensemble, ils s'étaient imaginé de quoi le futur serait fait. C'était à ce moment qu'elle lui avait raconté ce qui était arrivé à sa mère. Il

n'avait jamais vu une telle colère au fond de ses yeux.

Alors, ils s'étaient dit qu'il fallait du changement. Ils s'étaient dit que c'était de ça que le pays avait besoin. Et ils y avaient cru, vraiment. Ils y avaient cru chaque jour. Ils y avaient cru en montant dans ce train, en montant sur la capitale. Ils y avaient cru, tout simplement.

Ils arrivèrent devant l'entrée. Lylia poussa la porte qui ne tenait plus, regarda en arrière. Max ne suivait pas.

— Reste là cette nuit, dit-elle. T'en auras pour long à rentrer chez toi.

— Ça ira, répondit-il.

— Reste.

Quelque chose dans son ton le poussa à la suivre. Peut-être que c'était à cause du moral qui se barrait complètement dans les chaussettes.

Elle dénicha l'interrupteur à tâtons et la cage d'escalier apparut. Crade, défoncée.

Ils montèrent les trois étages. Puis, Lylia s'arrêta devant sa porte, la déverrouilla.

La lumière du couloir était trop brusque, Max plissa les yeux. Après l'obscurité du dehors, il fallait un moment de réadaptation. Ça faisait une éternité qu'il n'était pas venu chez Lylia. Et c'était tellement bizarre de voir que rien n'avait changé. C'était le même papier peint fatigué, le même miroir en face de la porte.

Elle balança les clefs sur le meuble sous le miroir,

alluma dans le séjour.

— Ton père est pas là ? demanda-t-il en la suivant.

— En voyage.

Elle passa dans la cuisine, mit la bouilloire en marche.

— Ça fait deux semaines, dit-elle. Il en a pour un mois.

— Il est où ?

— Dans le nord. Parti étudier je sais plus quelles bestioles.

Max sourit. C'était presque rassurant que certaines choses ne changent pas. Le père de Lylia avait toujours vadrouillé à gauche et à droite pour étudier la faune et la flore dans des endroits sauvages. Souvent, il prenait sa fille avec lui. Et quelques fois, Max était venu avec eux. C'était il n'y a pas si longtemps. Et pourtant, c'était dans une autre vie.

L'eau finit par bouillir et elle la versa dans la théière.

— Tu comptais pas dormir, de toute façon ? dit-elle en se laissant tomber sur un tabouret.

Elle souriait. Il s'assit en face d'elle, eut du mal à lui retourner ce sourire.

— T'as l'air tellement crevé.

Il sentit sa main contre sa joue. Elle l'étudiait comme une bête curieuse. Il se dégagea, tenta un sourire.

— Je te retourne le compliment.

— Ouais, on est mal foutus. Ça va, le boulot ?
demanda-t-elle en attrapant des tasses.

— J'ai connu pire. En ce moment, c'est assez tranquille. Toi ?

— Oh, tu sais. Ils parlent de virer quelques personnes. Ça change pas, ça. Ils refont le coup à chaque début d'année.

— Ils pourraient ?

— Ouais, ils pourraient.

Le regard de Lylia se baissa sur la théière. Il voyait sa mâchoire serrée, ses sourcils froncés. C'était compliqué depuis quelques années. Beaucoup trop compliqué. Aucun d'entre eux n'était parti travailler selon sa spécialité. Ils avaient trouvé des trucs là où ça payait un peu. Mais ça impliquait de longs trajets en train, ça impliquait des horaires pas possibles.

Elle releva les yeux.

— Mais ça va finir par s'arranger, dit-elle. Tu verras.

Il serra les dents. L'optimisme, il avait déjà tenté. Ça ne donnait que plus de déception, plus de déprime.

— Ça fait un moment qu'on se dit ça, lâcha-t-il. C'était quand, la dernière fois qu'on s'est vus ?

— Il y a trois mois, soupira-t-elle. Ça va, j'ai compris.

Il y a trois mois, ils avaient eu cette même discussion. Lylia avait aussi conclu en disant que ça irait mieux. Rien n'avait changé.

— Pourtant, ça pourrait. Il suffirait de pas grand-chose. Enfin, je crois.

Max poussa un soupir.

— Non, mais on a eu ce qu'on voulait, Lylia. On voulait la liberté, on l'a. On est tellement plus libres que nos parents à notre âge. Le souci, c'est que cette liberté est venue avec le chaos. Du coup, je sais pas si c'était finalement le but à atteindre.

Elle secoua la tête.

— C'était pas cette liberté qu'on voulait et tu le sais.

— La liberté qu'on voulait, c'était sans doute une utopie.

— Peut-être. Mais regarde les autres pays. Ils y arrivent.

— Les autres pays, on n'en connaît pas grand-chose, finalement. Tu crois pas ? Il faudrait essayer de vivre là-bas. Peut-être que leur liberté, elle a pas grand-chose d'enviable à la nôtre.

— Peut-être.

Elle détourna le regard vers la fenêtre. La nuit était noire, mais Max allait devoir être sur le quai de la gare dans deux heures. Il était tellement fatigué de tout ça.

Elle croisa son regard, hésita.

— Et si on disait que demain, on est malades ? dit-elle. Fiévreux et tout.

— Tellement crédible.

— Les courants d'air des wagons. Ça te fout un rhume en un rien de temps.

Elle souriait.

— Une journée, ils se passeront de nous, poursuivit-elle.

— Lylia.

— Oh, ça va. Dis-moi que j'ai pas raison. Et toi et moi, on a besoin d'une pause. Alors, on va la faire.

— Une pause ?

Il sourit. C'était parfaitement ridicule et pourtant l'idée de ne pas se retrouver à courir dans deux heures lui plaisait.

— On peut aller faire un tour à la rivière, dit-elle. Tu sais, là où on allait avant. T'en dis quoi ?

Il la fixa dans les yeux. C'était tentant, très tentant. Il hocha la tête.

CHANGEMENT

ANNÉE 2-05, ÉTÉ

Mila tenta de trouver un coin d'ombre. L'été était bien trop chaud cette année. Elle prit abri derrière un mur sur le quai, souffla. On venait de refaire le goudron et même s'il avait eu le temps de durcir, il s'en dégageait encore une odeur difficilement respirable.

Elle regarda passer un train long trajet. Il balada un peu l'air brûlant. Pas assez pour apporter de la fraîcheur.

Elle souffla encore et replongea sous le soleil.

L'escalier au bout du quai était usé jusqu'à la corde. Ses marches étaient inégales, rendues lisses par des milliers de pieds pendant des dizaines d'années. Là-dessus, Mila n'avait jamais vu de travaux d'aucune sorte. Sur le quai, oui. Mais pas sur l'escalier.

Elle le monta aussi rapidement qu'elle le put sous le cagnard. C'était compliqué, ses genoux ne la tenaient plus aussi bien. Surtout avec ce soleil. Elle se retint quelques fois à la rambarde, brûlante.

Enfin, elle fut tout en haut du pont qui passait par-dessus la voie ferrée. Elle prit à droite.

La route qui partait de la gare était poussiéreuse. C'était la même chose chaque été. Il n'y avait sans doute pas assez de pluie pour débarrasser les rues de cette

poussière jaunâtre. Mais elle l'aimait bien, cette poussière. Elle avait toujours été là.

Elle longea la rue ombragée maintenant. Les arbres étaient tellement hauts, ils envahissaient tout.

Elle se souvenait que quand elle avait emménagé dans cette ville depuis sa campagne, elle avait été terrifiée. Tous ces gens partout, elle n'était pas habituée. Et à l'époque, la ville était tellement plus petite. La rue qu'elle longea n'existait pas. Ce n'était que des champs à perte de vue. Puis, on avait posé quelques maisons, puis quelques autres. On avait planté des arbres aussi. Et les gens étaient venus. Ils avaient débarqué, ils avaient donné encore plus de vie à la ville.

Elle essuya la sueur qui couvrait son front. C'était il y a quarante ans, tout ça. Ça semblait être une belle époque.

Mais un jour, la jeunesse avait décidé qu'elle n'en voulait plus, de ce qu'ils avaient construit pendant des décennies. Elle avait décidé qu'elle voulait vivre autrement.

Mila se souvenait de la révolution. Elle l'avait vue à la télévision et elle avait eu peur. Peur de ce qui allait arriver à sa famille, à sa fille, à son petit-fils. Elle avait eu peur que ce qu'on détruisait, on ne pourrait pas le reconstruire. Elle avait eu peur, mais elle n'avait rien dit parce que ce n'était plus son monde. Elle vivait dedans, mais ce n'était plus à elle de décider à quoi il devait ressembler. C'était à la jeunesse. C'était toujours elle qui

apportait le changement.

Et puis, son petit-fils était venu lui parler de cette révolution, de la manifestation où il était allé, de tous les gens qui s'étaient réunis, qui avaient fait tomber le gouvernement. Il lui en avait parlé et elle avait vu des étoiles dans ses yeux. Elle avait vu que lui, il n'avait pas peur, pas du tout. Alors, elle avait décidé que c'était sans doute pour le mieux.

Elle tourna vers une épicerie, poussa la porte.

Beaucoup de choses avaient changé ces dernières années.

Juste après la révolution, ça avait été compliqué. Pour elle, pour tout le monde. On ne payait plus les salaires, les retraites. On laissait les gens se débrouiller par eux-mêmes. C'était mieux maintenant. Les choses avaient été reprises en main, le pays allait mieux. Elle le voyait très bien à son niveau.

Son petit-fils n'était pas forcément de son avis. Mais elle pensait qu'il réfléchissait un peu trop. Ce futur dont il lui avait parlé juste après la révolution, peut-être qu'il était déjà là.

Elle s'emmêla dans les billets au moment de payer. On venait de changer de monnaie et elle avait encore du mal à s'y faire. Elle attrapa sur elle des regards impatients des personnes qui attendaient derrière elle, s'excusa.

Et enfin, elle arriva chez elle.

L'appartement était plongé dans la pénombre.

Elle avait tiré tous les rideaux pour empêcher la chaleur de rentrer. C'était un peu mieux que dehors, mais ça restait beaucoup trop chaud.

Elle sortit les courses de son cabas, les rangea. Puis, elle s'assit dans un fauteuil et souffla. Elle était épuisée. Pourtant, elle n'avait pas fait grand-chose aujourd'hui, vraiment pas. Mais les années commençaient à se faire bien sentir.

Elle ferma les yeux quelques secondes. Pourtant, elle avait l'impression que ce n'était qu'hier qu'elle était arrivée ici, qu'elle avait emménagé dans cet appartement. Comment le temps avait-il pu filer à cette vitesse ?

Elle rouvrit les yeux, se leva difficilement, s'approcha du téléphone. Mais un coup de sonnette à la porte la détourna de cette tâche. Elle repoussa les verrous.

— Eh bah alors, je t'avais perdue !

Maxime entra, referma derrière lui.

— T'étais où ? demanda-t-il en passant dans la cuisine pour décharger le sac qu'il avait emmené avec lui. Maman a passé la journée à me harceler. C'est la troisième fois que je passe.

— Quelque chose ne va pas ?

— Oh non, tout va bien. Mais on s'inquiétait. T'es sortie par cette chaleur ?

Il revint dans le séjour, se laissa tomber sur le canapé en face d'elle, sourit.

— Comment tu vas ?

Elle secoua la tête.

— Ça ira bien, dit-elle. Mais c'est vrai que je n'aurais pas dû sortir.

Il se releva, elle l'entendit ouvrir le robinet et il revint avec un verre d'eau qu'il lui tendit.

— Quand t'as besoin de quelque chose, tu m'appelles. On en a déjà discuté.

— Oui, oui...

— Oui, mais tu vas continuer à faire comme t'as décidé ?

Elle sourit.

— Peut-être bien.

— Je dis pas ça pour toi. J'aurais bien voulu aller faire un tour avec toi, mais t'étais déjà partie.

— C'est vrai ?

— Évidemment.

Elle avala une gorgée d'eau. Elle commençait à se remettre de la chaleur.

— Ta mère va bien ?

— Oh, elle râle un peu. Mais c'est bientôt les vacances pour elle.

— Ah oui, j'avais oublié.

Elle sentit son regard sur elle, mais il ne commenta pas.

— Demain, on va à l'hôpital, t'as pas oublié ?

Elle aurait bien voulu que lui, il oublie. Ces visites à la clinique, elle s'en serait bien passée. Et puis, ce n'était pas comme s'ils allaient soigner quoi que ce

soit. Elle était vieille et contre ça, il n'y avait aucun remède.

Elle grogna une réponse et le vit sourire.

— Maman passera ce soir, dit-il.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ah bah, dans une heure, en fait.

— Tu pars ?

— Va falloir que je file dans une demi-heure.

Elle fronça les sourcils, essaya de se rappeler de la raison. Il lui en avait sûrement déjà parlé.

— Lylia ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Ils rentrent de vacances avec Nath aujourd'hui.

Je passe les chercher à la gare tout à l'heure.

Mila fronça les sourcils. Elle s'en souvenait maintenant.

— Ils étaient où ?

— À la mer du nord. Avec son père, tu sais. Il étudie les bestioles là-bas.

— Au nord ? Nath est trop petit pour ça.

— Ça va, ça forge le caractère. Ça fait voir du pays.

Maxime se releva, s'approcha du balcon, repoussa un peu le rideau.

— Ah, on dirait qu'un orage arrive. Ça va faire du bien, remarque.

Il tira complètement le rideau. Il n'y avait plus de soleil qui entrait. De là où elle était assise, Mila voyait un

bout de ciel noir.

— Tant mieux.

Elle se releva à son tour, s'approcha de Maxime.

— Tu me l'emmèneras ? Nath.

Il hocha la tête.

— Demain, avant de passer à l'hôpital. Ce soir, je pense qu'il sera mort de fatigue, avec la route.

— Oui, ça fait loin.

Il sourit, jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

— Bon allez, j'y vais ! Oublie pas que Maman va pas tarder.

Mila hocha la tête, sentit son étreinte, le raccompagna jusqu'à la porte.

Elle revint vers le balcon, ouvrit la porte, sortit. Elle le regarda sortir de l'immeuble, agiter la main. Il allait se prendre un orage, elle espérait qu'il avait un parapluie.

Elle resta là un long moment. Les nuages noircissaient à vue d'œil, le vent soufflait, agitait le feuillage.

Quand le premier éclair déchira le ciel, elle rentra. Un air plus frais soufflait par la porte du balcon laissée ouverte. Elle respirait enfin.

Les choses allaient mieux en ce moment. De tout plein de points de vue. Pour elle, c'était devenu plus facile. Mais ça, ce n'était finalement pas si important que ça. C'est en regardant Maxime qu'elle le constatait. Peut-être qu'elle ne comprenait pas tout, qu'elle oubliait

beaucoup de choses, mais elle le voyait dans ses yeux.

Juste après la révolution, elle y avait vu du découragement, de la frustration. Elle savait qu'il avait été déçu par ce qui était arrivé, par ce qu'ils avaient emmené. Et il y avait de quoi l'être. De cette époque, elle se souvenait de la grisaille.

Bien sûr, avant ça, la vie était déjà difficile. Quand elle était arrivée, par exemple, il avait été tellement compliqué de se faire une place, de se dire que cette ville, ce monde, c'était ce qui allait être normal maintenant. Ça avait été difficile. En plus, à l'époque, le pays était fermé, ce n'était pas comme maintenant. Vraiment pas.

Mais après la révolution, les choses avaient tourné dans un très mauvais sens. À l'époque, elle travaillait encore et elle se souvenait du moment où on venait pour récupérer le salaire et où on repartait avec la promesse qu'il serait là dans une semaine, dans un mois. Elle se souvenait des rues défoncées et des visages fatigués.

Maintenant, c'était mieux.

Maintenant, les gens semblaient vivre au lieu de survivre. Elle le voyait chez Maxime, chez sa femme, chez le petit. Elle le voyait dans la rue. Et ça faisait du bien de voir ça. Même si cette époque n'était plus la sienne.

Et puis, ils le disaient à la télévision. Les choses s'arrangeaient, le pays allait de mieux en mieux. On exportait partout dans le monde, on était en train de

redevenir forts. C'était bien. Elle voulait que Nath grandisse dans un pays dont il pourrait être fier. Elle voulait qu'il n'ait pas à traverser les révolutions et les crises. Elle voulait qu'il n'ait pas à se soucier de tout ça.

Elle poussa un soupir.

Elle voulait y croire à tout ça. Elle voulait vraiment se dire que les choses allaient en s'arrangeant. Elle voulait croire tout ce qu'on racontait. Mais parfois, elle se disait que c'était trop beau. Elle se disait que ça n'allait pas durer. Elle avait vu trop de hauts et de bas pour arriver à y croire complètement.

Dans ces moments, elle avait peur. Peur comme quand elle avait débarqué dans cette ville. Peur comme quand la révolution avait frappé. Elle avait peur que tout ça s'effondre un beau jour. Elle avait peur qu'on doive de nouveau se contenter de survivre. Elle avait peur de voir de nouveau de la désillusion filer dans les yeux des passants. Elle avait peur et elle ne pouvait rien faire pour étouffer cette peur.

Elle en avait discuté quelques fois avec Maxime. Elle avait tenté de lui dire tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle ressentait sur le sujet. Elle avait eu l'impression de voir la peur le traverser, lui aussi. Mais à chaque fois, il lui avait souri, il avait tenté de la rassurer. Parce que c'était ce qu'il faisait : il souriait, il disait que les choses allaient s'arranger.

Et dans la plupart des cas, il arrivait à la convaincre.

PEUR

ANNÉE 2-20, AUTOMNE

Les coups pleuvaient et Nath n'arrivait plus à les distinguer les uns des autres. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait mal, absolument partout. Il sentait le goût du sang dans sa bouche et il avait envie que tout ça s'arrête, il avait envie que les ténèbres le saisissent. Ça n'arriva pas.

À travers une brume rougeâtre, il vit ses agresseurs filer rapidement dans un autre wagon et il vit quelqu'un d'autre entrer dans son champ de vision, s'arrêter devant lui. Le quelqu'un s'accroupit. Mais il n'arrivait pas à distinguer son visage, il n'arrivait à fixer son attention sur rien du tout.

Il sentit que ce quelqu'un l'aidait à se relever. Il aurait voulu lui dire que ce n'était pas une bonne idée. Il ne pouvait pas marcher, il sentait que ses jambes allaient céder sous lui dès qu'il devrait faire un pas. Mais cette personne le soutint, l'aida à passer la porte du train.

Nath ne savait pas où ils étaient. Il ne savait pas s'ils étaient arrivés à sa station. C'était quand il s'était levé pour se diriger vers la sortie qu'ils lui étaient tombés dessus.

Il vit le goudron sous ses pieds. Fissuré par endroits.

Et puis, il sentit que le quelqu'un l'aidait à s'asseoir sur un banc. Il aurait voulu protester, il voulait juste s'écrouler. Mais il se laissa faire. C'était toujours mieux que de se vautrer par terre.

Plusieurs minutes passèrent. Nath sentait les sensations revenir petit à petit. La douleur prédominait largement. Pourtant, ce n'était pas la première fois que ça arrivait. Mais on ne s'y habitait pas.

Il arriva enfin à fixer son attention sur son environnement. Un quai, des rails. Il était bien à son arrêt.

Il ne bougea pas, il n'en avait pas encore la force. Son regard glissa sur le quai, sur les petits détails qu'il ne voyait pas en temps normal. Il fixa le béton usé, fissuré. Il fixa les barrières de sécurité, il fixa le marquage qui se faisait la malle. Il leva encore un peu les yeux et vit les arbres de l'autre côté du chemin de fer. Ils commençaient à tirer sur le rouge.

— Ça va aller ?

Avec difficulté, il tourna le regard vers le quelqu'un. Il n'avait aucune idée de qui c'était. Sûrement un passager qui lui avait évité de finir à l'hôpital cette fois.

— Merci.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Nath le fixa quelques secondes. Avec le temps, il avait appris à se méfier des gens. Cette fois n'était pas une exception. Il savait depuis le temps que personne

n'agissait par bonté de cœur.

— Vous êtes qui ?

Il vit l'autre froncer les sourcils, peut-être se demander quoi répondre.

— Je vous ai juste vu vous faire tabasser.

Nath inspira plusieurs fois. Ça faisait toujours un mal de chien, mais il commençait à y voir un peu plus clair.

— Je suis désolé, dit-il. Un peu de mal à faire confiance.

Son interlocuteur sourcilla, mais ne commenta pas.

— Vous vous appelez comment ? demanda-t-il finalement.

L'autre marqua une hésitation et Nath serra les dents. C'était compliqué de faire confiance aux gens en ce moment.

— Petro, dit-il. Et vous ?

Nath plissa les yeux.

— Vous ne le savez pas ?

— Je devrais ?

Nath prit une inspiration, porta une main à son arcade sourcilière, grimaça. Ils ne l'avaient pas loupé, ces connards.

— Je suis Nath.

Petro hocha rapidement la tête. Ses yeux avaient suivi le mouvement.

— Qu'est-ce qu'ils vous voulaient ? répéta-t-il.

Nath se demanda quoi répondre à ça.

— Juste me refaire le portrait.

— Une raison précise ?

— Ça, il faudrait le leur demander.

— Quoi, ils vous sont juste tombés dessus ?

Nath le fixa dans les yeux. Il n'avait pas pour habitude de nouer des conversations avec de parfaits inconnus. Il ne faisait plus confiance aux gens depuis un bon moment.

— On peut dire ça, répondit-il.

— Sans aucune raison ?

— Écoutez...

Il mâchonna un peu ses lèvres. Il ne se sentait pas encore le courage ni la force de se lever et de marcher. Et il craignait qu'en restant tout seul ici, ses agresseurs le retrouvent. Peut-être qu'eux aussi, ils étaient descendus à cet arrêt.

— Je ne les connais pas personnellement, dit Nath. Mais eux, ils doivent sans doute me connaître. Eux et leurs semblables.

Petro fronça les sourcils.

— C'est pas la première fois que ça arrive ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi ?

— Parce que ce que je raconte ne leur plaît pas.

Nath serra les dents. Il avait vraiment mal aux côtes, à chaque fois qu'il respirait.

— Je tiens un journal en ligne, dit-il. Des vidéos,

ce genre de choses. Et eux, ils n'ont pas trop l'air d'apprécier ce que j'y raconte.

— Vous y racontez quoi ?

— Oh, je parle de choses et d'autres. Je dis ce que je pense de notre gouvernement, de la direction que tout ça est en train de prendre.

— C'est pour ça qu'ils vous sont tombés dessus.

Nath hocha la tête. Ça faisait deux ans qu'on le reconnaissait dans la rue, deux ans qu'il se faisait régulièrement défoncer en sortant de chez lui.

— Il leur en faut pas beaucoup, répondit-il.

Il jeta un bref regard à Petro, un regard de précaution. Il ne savait pas comment il allait réagir et il s'en était pris assez dans les dents pour la journée. Il préférerait largement que cet inconnu ne décide pas qu'il était un nuisible.

— Je suis désolé, je n'étais pas du tout au courant de tout ça.

Nath lui lança un regard surpris. Il n'avait pas l'habitude qu'on s'excuse.

— Vous en avez de la chance, dit-il avec un faible sourire.

— Pourquoi vous continuez ?

Cette question fut si spontanée que Nath ne trouva pas de suite quoi répondre. Il vit de la confusion passer sur les traits de son interlocuteur.

— Pourquoi j'arrêteraï ?

— Je ne sais pas. Pour qu'ils arrêtent ?

— Je ne leur cèderai pas.

Petro détourna le regard vers le bord du quai, il semblait pensif.

— Je peux vous assurer que vu de l'extérieur, vous êtes vraiment dans un sale état.

— Oh, vu de l'intérieur, c'est pas mal aussi.

Nath se passa une main sur les côtes. Peut-être qu'il n'y échapperait pas à l'hôpital.

— Mais je ne vais pas arrêter juste parce que quelques crétins ont décidé que je les faisais chier.

— C'est un point de vue. Mais il risque de pas vous garder en vie trop longtemps.

— C'est le seul que je vois. Je ne compte pas vraiment me taire. Ça aurait l'air de quoi ? On penserait que je suis finalement tombé d'accord avec la propagande officielle.

Il vit Petro jeter un rapide regard autour d'eux. Sûrement pour vérifier que personne ne les écoutait. C'était d'un triste.

— Elle n'est pas si terrible que ça, cette propagande.

— Donc vous faites partie de ceux à qui tout ça convient ?

Petro ne répondit pas, mais Nath vit qu'il serrait la mâchoire.

— La société a changé ces dernières années, dit-il face à son silence. Elle a beaucoup changé. Je n'ai pas connu le temps d'après la révolution, je ne peux pas

vraiment en parler. Mais ce qui en est ressorti de mes discussions avec les gens qui l'ont vécu, c'est cette liberté sans borne qu'il y avait à l'époque. Quand j'étais gamin, elle était encore un peu là, cette liberté. On n'avait pas peur de discuter dans la rue. On n'avait pas peur qu'on vienne nous arrêter à cause de quelque chose qu'on aurait posté en ligne. Et maintenant...

Il poussa un soupir. Ça le frustrait profondément de regarder le pays sombrer de plus en plus chaque jour et de ne rien pouvoir faire de plus.

— Si je vais porter plainte contre mes agresseurs d'aujourd'hui, on va balancer ma déposition dès que je serai sorti. Je l'ai déjà fait plein de fois. C'est limite si on ne m'a pas ri au nez. Ce qui m'arrive, ils considèrent que je l'ai bien cherché. Après tout, quelle idée j'ai eu de dire des choses qui ne plaisent pas en haut ?

— C'est eux qui les envoient ?

Petro fit un vague geste vers le chemin de fer.

— Non. Non, ils sont plus intelligents que ça. Ceux qui décident de me refaire le portrait agissent d'eux-mêmes. Ils ont bouffé tellement de propagande qu'ils pensent sincèrement qu'ils sont en train de faire une bonne action.

— Je n'y avais jamais réfléchi sous cet angle...

— Et c'est tout le souci. Elle est vicieuse, cette propagande. Elle est subtile et bien trop efficace. Et les gens sont soit trop heureux de l'écouter, soit trop apeurés.

— Tous les gens ?

Il sentit le sourire dans le ton de son interlocuteur.

— Non, pas tous, évidemment.

Nath sentait la douleur le lâcher un peu. Il ne savait pas pourquoi, mais discuter avec cet inconnu lui faisait du bien. Il avait l'impression de voir une éclaircie à travers d'épais nuages.

— Mais dès qu'on l'ouvre un peu, on se retrouve avec les flics à sa porte. J'ai déjà testé. C'est pas aussi marrant qu'on pourrait le penser.

— Ils vous ont arrêté ?

Nath grimaça.

— J'ai été convoqué à un procès. J'en suis ressorti avec du sursis.

Son interlocuteur haussa les sourcils.

— Pour avoir dit des choses en ligne ?

— C'est ça. Une très bonne raison, en somme.

Il poussa un soupir.

— J'ai envie de croire que les choses vont aller en s'arrangeant, pourtant. J'ai vraiment envie. Mais après, je vois mes parents qui ont pourtant fait la révolution, qui ne jureraient que par la liberté. Je les vois maintenant et c'est d'une telle tristesse. Ils considèrent que l'époque à laquelle on vit n'est pas si mauvaise. Ils pensent que c'est toujours mieux que de replonger dans le chaos qui avait suivi la révolution.

— Ils n'ont peut-être pas tort.

— Peut-être. Parce que je le comprends, leur point de vue. Ne pas faire de vagues pour ne pas se

retrouver dans une situation pire que l'actuelle. Le souci, c'est que l'actuelle est déjà assez mauvaise. Le niveau de vie a nettement baissé en quelques années. Les libertés, n'en parlons pas. Mais voilà, on se raccroche quand même à ça parce qu'on se dit qu'une autre révolution donnera une nouvelle génération sacrifiée.

— Elle est normale, cette peur. Il n'y a qu'à voir ce que la dernière révolution a fait au pays et aux gens.

— Mais on n'est pas si bêtes que ça, si ? On peut apprendre de nos erreurs. Vous ne croyez pas ?

— Peut-être.

— Je ne parle pas de sortir dans la rue massacrer des gens. Je ne suis pas du tout pour la violence. Mais on peut sûrement faire quelque chose pour changer ce gouvernement qui est là depuis déjà plus de vingt ans. C'est long, vingt ans. Moi, par exemple, c'est à peu près le seul que j'ai jamais connu. C'est pas normal, ça.

— Non. Non, c'est sûr.

Nath l'observa attentivement. Son impression était peut-être la bonne. Petro réfléchissait vraiment à ce qu'il était en train de dire. Il voyait que toutes ces interrogations étaient en train de tourner dans sa tête. Et quelque part, ça faisait du bien de tomber sur ce genre de spécimen. Ça montrait que tout ce qu'il essayait de faire dans son coin pouvait aboutir à quelque chose. Il faudrait peut-être du temps, beaucoup de temps. Mais aujourd'hui, il reprenait un peu foi.

— Quoi qu'il en soit, dit Nath en tentant de se

lever, merci de m'avoir aidé.

Ses appuis n'étaient pas stables, mais il arrivait à tenir debout. Il hocha la tête, il arriverait bien à marcher jusque chez lui.

— C'était... intéressant, répondit Petro avec un sourire en coin.

Il se releva à son tour, jeta un regard de précaution à Nath, comme s'il avait peur qu'il s'écroule de nouveau.

— Vous allez tenir ?

Nath grimaça, il n'en était pas vraiment certain. Ses côtes lui faisaient vraiment un mal de chien.

— Je peux vous raccompagner, dit Petro. Si vous voulez.

Nath haussa les sourcils.

— Je suis sûr que vous avez encore plein de choses à me dire pour tenter de me convaincre, ajouta-t-il avec un grand sourire.

MERCI

Merci, ami lecteur, d'avoir parcouru cette histoire ! J'espère que tu as apprécié cette petite pause sur le quai !

Sans issue est une série de novellas indépendantes les unes des autres. Elles traitent de la dictature, elles traitent de la recherche de la liberté. C'est une expérience, une manière d'explorer ce qui a été, ce qui pourrait être et ce qui ne sera jamais.

Chaque premier du mois, tu pourras découvrir un épisode de cette série littéraire. Le prochain est prévu pour le **1^{er} novembre** et s'appellera *Les rêves*. Si tu es curieux, un extrait t'attend à la page suivante !

À présent, si tu te sens l'âme d'un stalker et que tu ne veux rien manquer de mes mises à jour, je t'invite à venir t'inscrire à la newsletter ou simplement aller chercher d'autres épisodes à te mettre sous la dent :

www.champidents.fr/series

Tu peux aussi me retrouver directement sur mon site d'auteur :

www.champidents.fr

Ou sur les réseaux sociaux :

www.facebook.com/champidents

www.twitter.com/champidents

À très bientôt !

LES RÊVES (EXTRAIT)

Tachi prit abri derrière un mur. Il sentait son cœur accélérer, ses oreilles se boucher. Il avait couru comme un dératé, il avait fui. Il ne pouvait pas se faire attraper.

Il soufflait comme un bœuf, ils allaient l'entendre.

Il se plaqua une main sur la bouche, tenta de se calmer, de faire revenir sa respiration à la normale. Mais rien à faire, il avait toujours aussi mal aux poumons.

Avec des gestes saccadés, il sortit son communicateur d'une poche intérieure. Il pressa le pouce sur le disque de verre, le regarda s'illuminer, afficher les données. Il fit défiler des noms, arriva sur celui qui l'intéressait.

« Naya »

Il hésita à appuyer.

Tachi serra les dents, tenta de faire partir l'angoisse qui le paralysait et risqua un coup d'œil par-delà le mur. L'obscurité rendait les choses compliquées. Il n'y avait pas beaucoup d'éclairage dans cette partie de la ville, juste quelques lampions fatigués ici et là.

Il éteignit le communicateur. Il n'y avait personne, pas de souci immédiat. Il n'allait pas la déranger pour si peu. Elle avait ses soucis.

Il le rangea à sa place, inspira. C'était mieux, l'air ne faisait pas aussi mal en entrant dans les poumons.

Avec précaution, il s'éloigna du mur derrière lequel il avait pris abri. Il s'en éloigna, mais il n'était pas tout seul. Il sentit des mains l'empoigner, le plaquer au sol. Un cri de frustration s'échappa de sa gorge. Il tenta bien de se débattre, mais on lui passa les menottes et on lui envoya un coup dans la tête.

×

Tim se réveilla en sursaut. Il chercha la lumière à tâtons, mais cette intrusion soudaine ne réussit pas à le calmer. Il avait mal aux yeux, c'était une sortie trop brusque de l'obscurité. Il ne fit pas gaffe aux larmes qui lui coulaient des yeux, il fouillait frénétiquement le tiroir de sa table de nuit.

Enfin, ses doigts retrouvèrent le contact familier du carnet, il se saisit d'un stylo.

Il tourna maladroitement les pages, encore secoué par les images du rêve. Il ne restait plus beaucoup de pages vides. Il aurait bientôt besoin d'un nouveau carnet.

Enfin, il s'arrêta à une page blanche, prit une inspiration.

Et il écrivit. Il écrivit avant que les images ne s'effacent, avant qu'elles ne perdent leurs détails. Il écrivit comme si sa vie en dépendait.

Il écrivit son rêve.

RENDEZ-VOUS LE 1^{ER} NOVEMBRE POUR LA SUITE !